



Ci-dessus et pages suivantes : vues d'une exposition de l'artiste à l'Hôtel Bouchu d'Esterno (Dijon, 2004).



Microcosme par Eric Troncy

A la recherche d'un équivalent contemporain au tableau de paysage, Didier Marcel déracine troncs d'arbres, champs et éoliennes de leur contexte. Un monde imaginaire où formes naturelles et industrielles se rencontrent et apprennent à se connaître.

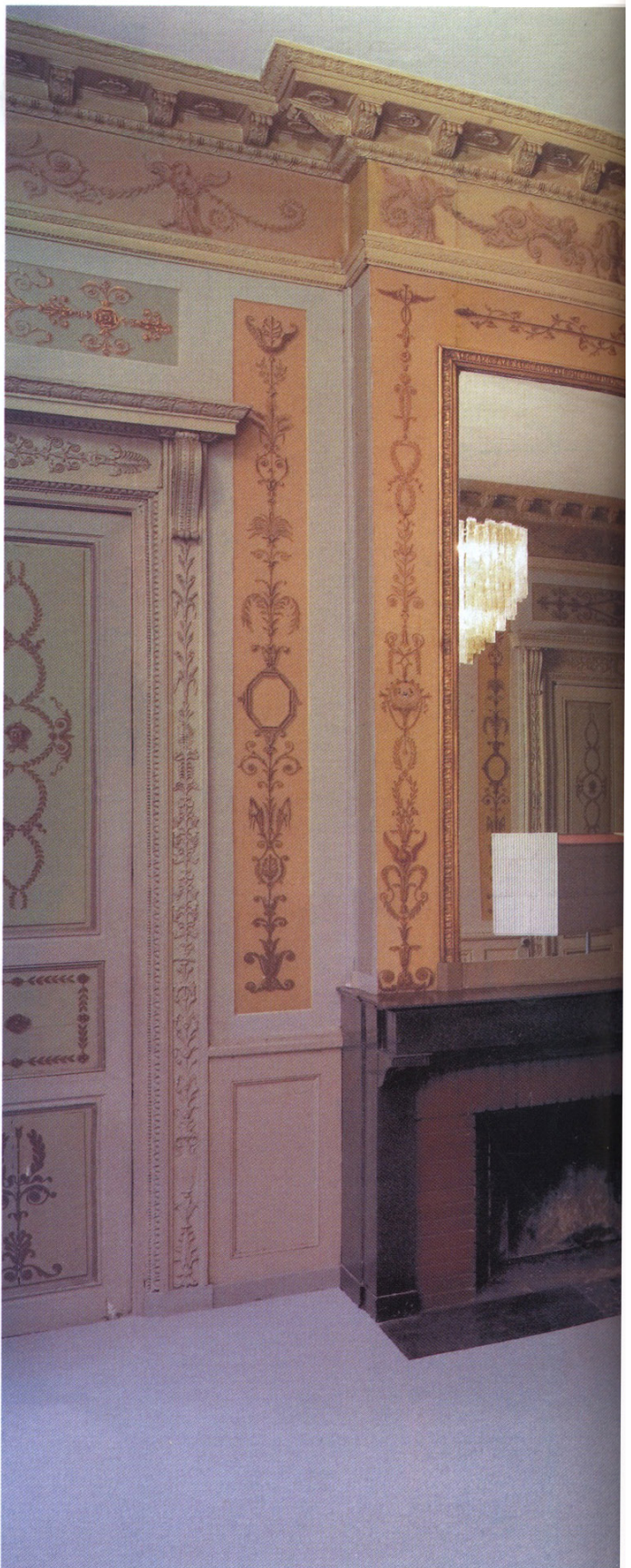
© André Morin, courtesy galerie Michel Rein, Paris

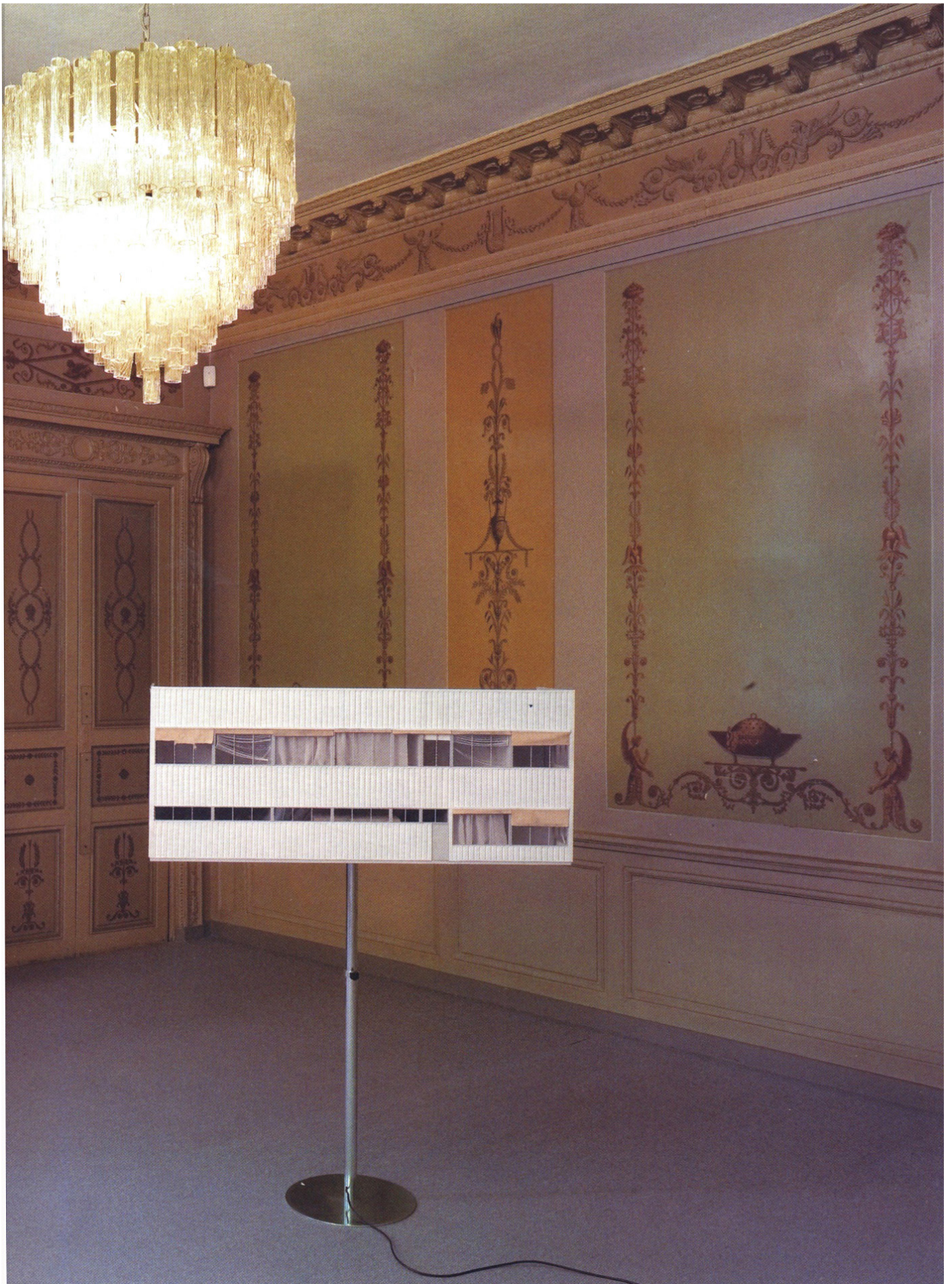
point de vue

Il faut couper court aux idées reçues : le monde agricole sait être bienveillant à l'égard de celui des arts. S'il fallait en donner une preuve, il conviendrait d'évoquer cette scène peu ordinaire, qui vit récemment un paysan confier son champ à un artiste afin que ce dernier puisse mener à bien le projet qui lui tenait à cœur. En l'occurrence, prendre, à l'aide d'un imposant dispositif, l'empreinte d'une non moins imposante section de ce champ fraîchement labouré, puis convoyer avec les précautions d'usage cette forme de plusieurs mètres carrés jusqu'à l'atelier où, dans un respect parfait de la tradition classique de la sculpture, elle deviendra un moule. De ce moule "en négatif", Didier Marcel édita plusieurs empreintes "en positif", restituant dans des matières plastiques mûrement sélectionnées les anfractuosités du sol, devenant alors "tableau" monochrome et tourmenté, portant en lui, encore, le souvenir du soc de l'engin qui le façonna, et peut-être aussi un peu de la vie de ce paysan et de la nature qui forme son cadre de travail. Exposé au Centre d'art contemporain de Neuchâtel, en Suisse (où Didier Marcel participe à une exposition collective), l'objet, comme la plupart des œuvres de cet artiste, porte en lui, en tout cas, les traces d'un conflit entre l'homme et la nature, conflit dont la résolution n'est d'ailleurs pas toujours violente, mais sait aussi se montrer paisible – comme dans ces quatre éoliennes blanches, de plusieurs mètres de haut, munies de petits moteurs, que l'artiste réalisa il y a quelques années et qu'il présente dans les salles des musées où la rotation de leurs pales ne doit plus rien au vent.

Terrain d'entente. Il y a vingt ans exactement que Didier Marcel quittait, diplôme en poche, l'école des beaux-arts de Besançon pour, après un passage rapide à la Sorbonne, intégrer l'École des hautes études en arts plastiques (aujourd'hui disparue) qu'avaient créée Daniel Buren et l'un des plus remarquables directeurs de l'histoire du Centre Georges-Pompidou : Pontus Hulten. Et à l'inverse d'autres artistes dont le vocabulaire plastique semble être en place dès les origines, il aura fallu à Didier Marcel ces deux décennies pour parvenir, avec une indiscutable grâce, à cerner et maîtriser parfaitement les enjeux formels et idéologiques de son art. Deux décennies durant lesquelles il a sans relâche décrit de grands cercles concentriques autour de ce qui allait devenir avec évidence sa préoccupation centrale, et qui le conduit aujourd'hui, de manières diverses, à organiser l'affrontement des silences de la nature et du bruit du passage des hommes. Balles de foin serties dans d'étonnants fourreaux de Plexiglas (littéralement "abstraites" de la nature puis abandonnées au regard cultivé du visiteur des musées), portions de champs labourés figées dans l'éternité froide des résines synthétiques, troncs d'arbres restitués dans la dimension quasi publicitaire de mousses colorées, tomates coupées de leur pied et fixées aux murs par d'élégantes tiges métalliques : dans l'œuvre de Didier Marcel, la nature met ses formes à la disposition d'un imaginaire revisité par l'industrie, ses stratégies publicitaires et la réalité de son commerce. La rencontre de ces univers ne se fait pas nécessairement au détriment de l'un plus que de l'autre, qui apprennent au contraire à se

© André Morin, courtesy galerie Michel Rein, Paris





point de vue

connaître, à trouver un terrain d'entente, dont le lieu serait l'époque contemporaine. Ainsi, par exemple, de cet ensemble de bûches de bois terminées de manchons en Inox et agencées en feu de camp. "Chacun des éléments de bouleau qui constituent cette sculpture a été choisi pour la qualité de son écorce et pour son diamètre, de façon à ce qu'il corresponde exactement au diamètre de tubes en Inox standards. Il s'agit de l'ajustement d'un élément naturel brut qui provient directement de la forêt à un manchon métallique qui provient, lui, d'une industrie normalisée. Le sertissage des extrémités de chaque bûche par deux éléments métalliques de finition 'poli miroir' est une opération d'ennoblissement utilisée dans l'orfèvrerie et l'industrie du luxe", explique Didier Marcel – dont les œuvres par ailleurs, et à l'inverse de celles d'artistes plus jeunes, semblent ne jamais devoir trouver de raison d'être dans un langage autre que le langage des formes.

Vestige d'un monde pressé. C'est d'ailleurs le grand lexique des formes de l'art que Didier Marcel semble convoquer avec subtilité dans ses mises en scène (dans la mise en place de ses œuvres, les ressorts scénographiques prennent le pas sur toute autre forme de stratégie) – retrouvant par exemple les mouvements circulaires et tourmentés des *Tourneols* de Van Gogh dans les griffes de métal d'une machine agricole, cette dernière présentée sur un pan incliné et éclairée de manière violente.

Plus que la nature et ses éléments considérés individuellement, c'est d'ailleurs le "paysage" (en tant que somme d'éléments hétéroclites) que raconte et invente Didier Marcel, le soumettant parfois crûment aux dispositifs du marketing. Nombre de ses sculptures présentent des répliques modélisées à petite échelle de bâtiments détruits ou abandonnés. Réalisées par les bureaux d'études d'architectes habituellement sollicités pour la modélisation de constructions en devenir, elles sont disposées sur des piétements métalliques et pivotent doucement, comme des berlines au Salon de l'automobile : les vestiges d'un monde pressé se parent alors des atours des biens de consommation.

Comment "peindre" le paysage au XXI^e siècle sans être anachronique, sans oublier les avancées du langage de l'art, sans omettre la réalité industrielle et commerciale de ce paysage, et sans en gommer pour autant la dimension onirique ? Telle pourrait être l'ambition de Didier Marcel, qui dispose pour la mise en œuvre de ce programme, somme toute classique au regard de l'histoire de l'art, de bon nombre d'atouts. Sa curiosité, tout d'abord, qui lui fait observer avec précision les formes que nous côtoyons parfois sans même les voir. Une passion hors du commun, ensuite, pour la diversité infinie des matériaux, de la plus ordinaire des moquettes à la plus sophistiquée des résines synthétiques. Enfin, un imaginaire singulier, qui repère, organise et crée de toutes pièces la qualité cinématographique d'une situation ordinaire : un cinéma qui combinerait le réalisme naïf d'Eric Rohmer et la fantaisie hollywoodienne de David Lynch.

Didier Marcel au musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg, 1, place Hans Jean Arp. Tél. 03 88 23 31 31. www.musees-strasbourg.org. Du 16 juin au 1^{er} décembre.

© André Morin, courtesy galerie Michel Rein, Paris



